

# **Douleur et gloire Fais-moi la tendresse**

Maxime Labrecque

---

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Labrecque, M. (2020). Douleur et gloire : fais-moi la tendresse. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 23–23.

# Douleur et gloire

## Fais-moi la tendresse MAXIME LABRECQUE

D'emblée, avouons que cette œuvre n'est ni la plus éclatante ni la plus poignante d'Almodóvar. Mais là n'est pas le propos. Comme d'habitude, elle s'avère très personnelle, peut-être plus que bien des précédentes. La mise en abyme, déjà, a de quoi séduire. Convergent ici la thématique du réalisateur vieillissant, celle des fantômes du passé, celle de la mère, du désir et de la pulsion créatrice. Convergent également la maturité intellectuelle et émotionnelle du réalisateur et du personnage principal, maturité qui se reflète d'abord dans la négation du présent – empreint de douleurs physiques chroniques – mais qui se conjugue peu à peu au passé, en feuilletant délicatement le livre de la nostalgie. Dès les premières images d'Antonio Banderas immobile au fond d'une piscine et loin des bruits du monde, le ton est donné. Dans cette œuvre sans emportements fougueux qui fait le pont entre le présent et le passé, le réalisateur espagnol a le loisir de prendre son temps. Lauréat du Prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes, Antonio Banderas devient ici l'alter ego d'Almodóvar. Du moins, il s'agit du rapprochement naturel que plusieurs seraient tentés d'établir. Car après tout, il faut bien admettre que les parallèles sont nombreux. Si l'on accepte la thèse du film en partie autobiographique – au-delà du fait que tout film l'est déjà en partie –, le choix de Banderas s'avère ici tout à fait justifié.

Le parcours des deux hommes s'est en effet croisé à maintes reprises par le passé; Banderas ayant été révélé en 1982 dans *Le Labyrinthe des passions*. Il est donc fort agréable de retrouver ce tandem plus de 37 ans après ce premier opus; une union qui est librement soulignée dans le film par le fait que Salvador, le réalisateur, doit se rendre à la présentation spéciale d'un de ses premiers films à la cinémathèque en renouant, au passage, avec son acteur. Cette occasion de ressasser un passé trouble devient le préambule d'une réflexion sur sa carrière, ses rencontres amoureuses et la relation avec sa mère – ici interprétée avec vigueur par Penélope Cruz – pieuse, mais avec beaucoup de caractère. Soulignons d'ailleurs une magnifique scène où les femmes chantent à la rivière en lavant leurs vêtements, sous l'œil attendri du jeune Salvador. Il faut se réjouir de voir le comédien jouer dans sa langue maternelle, lui qui livre une performance où il ose faire montre de vulnérabilité, de tendresse et d'un brin de philosophie. Cette œuvre met en scène un personnage qui a apparemment tout, mais qui souffre



terriblement jusqu'à ce que la création le ramène à la vie. Une version espagnole de Juliette Pomerleau, donc, où l'écriture prend la place de la musique? Yves Beauchemin et Pedro Almodóvar, même combat. Mais trêve de rapprochements douteux; entre pulsions et raison, le film d'Almodóvar repose sur un élément central, déclencheur: le premier désir.

Ici, la manière dont le jeune Salvador découvre cette attirance – avant même de la comprendre, de l'intellectualiser, de refouler ses sentiments – témoigne d'un désir brut qu'il ne s'explique pas encore. Eduardo, le superbe ouvrier qui blanchit à la chaux les murs de la grotte où habite Salvador avec ses parents, est – évidemment – inconscient de sa propre beauté et du trouble qu'il sème. Salvador l'aperçoit alors qu'il se rafraîchit et de ce bref instant, un trouble originel surgit. Ce qu'il y a de beau dans cette séquence, c'est que la honte en est complètement évacuée. Nous ne sommes pas dans *La mala educación* (2004), dans le même climat d'oppression religieuse et ses tabous. Au contraire, c'est un moment qui se transforme, bien des années plus tard, en une pulsion créatrice alors que le réalisateur semblait avoir tout abandonné, consommant médicaments et héroïne. Le récit aurait pu dévier rapidement dans une sombre histoire de surdose d'opioïdes mais heureusement, il évite cet écueil pour plutôt s'accrocher à la création, à la tendresse des souvenirs, au pouvoir salvateur du cinéma. Même s'il y a ici et là quelques raccourcis narratifs, *Douleur et Gloire* demeure une œuvre profondément honnête, voire réflexive, qui ne cherche pas le scandale, mais qui trouve du réconfort dans la douceur. ▲

1. Antonio Banderas dans le rôle du cinéaste «fictif» Salvador Mallo